

méthystes et de rubis en nombre immense et d'une valeur de plusieurs millions.

Devant cette Notre-Dame ainsi parée se tenait à genoux, dans une immobilité parfaite, un mendiant de l'aspect le plus étrange et le plus farouche. Il avait une courte barbe noire, de longs cheveux rejetés en arrière, un teint cuivré et de grands yeux fixes, démesurément ouverts sur quelque vision céleste, et dont les paupières ne palpitaient jamais. Ses mains croisées reposaient sur un bâton de berger recourbé en *pedum*. Un haillon bleu indescriptible, des grègues de toile, des chiffons retenus autour des jambes par des cordelettes composaient son costume. Il était sublime. La foi, l'adoration, l'extase, faisaient visiblement rayonner sa face et nous n'aurions nullement été surpris de le voir s'élever au-dessus du sol comme sainte Madeleine dans sa grotte par la seule force de la prière.

Santa-Maria-la-Blanca, el Taller-del-Moro, qu'on ne devinerait pas derrière les murs de pisé qui les cachent, sont d'anciennes synagogues qui vous transportent en Orient par leurs piliers aux chapiteaux évasés, leurs arcs en fer à cheval, leurs murailles blanchies à la chaux et leurs toits plats. Nous les visitâmes à la hâte. L'heure du chemin de fer approchait, et nous eûmes à

peine le temps de jeter un coup d'œil sur le panorama de la ville du haut de l'élégant Alcazar de Covarrubias.

Une heure après, par la vitre du wagon, nous regardions s'évanouir dans les splendeurs d'un ardent coucher de soleil la magnifique silhouette de Tolède, et nous poussions un long soupir de regret. La reverrons-nous encore ? Qui sait ?

XVIII

La mine imposante et fière d'Avila, que nous avions aperçue de la station du *ferro carril* en allant à Madrid, nous avait fait une vive impression, et nous nous étions bien promis de nous y arrêter au retour. Dans notre premier voyage en Espagne, nous n'avions pas vu Avila, où alors nulle route n'aboutissait et qui était comme perdue au sein de vastes solitudes. La vie abandonnait lentement la vieille ville, que le chemin de fer va rendre accessible désormais à la curiosité

des touristes et rattacher au réseau de la circulation générale. De la gare, on aperçoit à quelque distance Avila, serrée dans son corset de murailles et coiffée de sa couronne de tours. C'est ainsi qu'elle apparaissait il y a déjà bien des siècles aux hommes vêtus de buffle ou bardés de fer, qui chevauchaient par les âpres sentiers de la montagne. Son aspect n'est changé en rien. Aucune retouche moderne ne l'a gâtée, elle présente toujours la physionomie intacte d'une ville du moyen âge. C'est une chose étrange que de voir se dresser ainsi en plein soleil le spectre du Passé et que de se promener dans le décor resté en place où des acteurs disparus ont joué le drame de la vie avec des passions et des croyances si différentes des nôtres. On y marche comme en un rêve sans être sûr de son identité, et il semble qu'au tournant d'une rue on va rencontrer un cortège de chevaliers armés de pied en cap, roides sur leurs hautes selles et laissant voir par leurs visières entr'ouvertes des figures pareilles à celles des guerriers de marbre couchés sur les tombeaux des cathédrales. Cette sensation bizarre, Avila vous la donne dans toute son intensité et sa poésie. C'est la plus forte, à notre avis, que puisse procurer le voyage : vous étiez sorti de votre pays ; elle vous

sort de votre temps ; et qui n'a souhaité, par un désir rétrospectif, vivre un instant dans les siècles évanouis ?

Une tartane-omnibus nous conduisit du chemin de fer à la ville, et s'arrêta devant une espèce de paradior. Notre principe, en voyage, est d'aller tout de suite à la cathédrale. C'est comme le cœur de la cité, et autour de ce centre se groupent les plus anciennes constructions et se noue l'écheveau des vieilles rues. Au bout de quelques détours, nous arrivâmes, en passant sous l'arcade d'un monument à demi ruiné, portant une longue inscription où se déchiffrait le nom de Sa Majesté Très-Catholique le roi Philippe II, à une place assez vaste, entourée de maisons à portail armorié et de palais qui n'avaient gardé de leur splendeur que les quatre murs et quelques restes d'ornements sculptés. Au milieu de cette place s'élevait la cathédrale, mieux dégagée que ne le sont d'ordinaire les églises du moyen âge. Sa construction primitive date des rois goths ; mais elle a été réédifiée par les ordres du roi Alfonse VI, en 1107, ce qui fait encore un âge fort respectable. Ce qui la distingue, c'est un caractère de sobriété robuste. Ses solides murailles de granit sembleraient pouvoir soutenir encore un siège, et son clocher est crénelé

comme une tour. Le sanctuaire s'enveloppe d'une forteresse. Devant le portail, des lions héraldiques barbaquement sculptés mâchent d'un air furieux un mors de fer d'où partent des chaînes qui les relient entre eux. De chaque côté de la porte, montent la garde deux statues représentant un homme et une femme sauvages tout couverts de poils frisés comme ceux des ours. Quand on pénètre dans la cathédrale, on est frappé de sa nudité austère qui contraste avec le luxe d'ornementation des églises espagnoles. La teinte sombre du granit dont sont faites les colonnes et les voûtes, jointe au rembruni du temps, donne à l'intérieur de l'édifice cette mélancolie mystérieuse et cette tristesse romantique qu'on cherche vainement dans les églises en style gothique du Midi. L'ombre s'entasse au fond des chapelles, où miroitent vaguement quelques reflets de dorures, et partout règne un demi-jour favorable à la prière et au recueillement, car les fenêtres sont étroites et pareilles à des meurtrières. Aucun badigeon, aucun coloriage n'empâte les nervures des arcs ni les parois des murailles, et le vieux monument garde la précieuse patine des siècles. On nous montra dans une chapelle ou salle de sacristie d'assez curieux bas-reliefs en bois peint et verni qui ressemblaient par leurs luisants à

des majoliques blanches. Le retable était orné d'un grand bas-relief en marbre alabastrin extrêmement poli et brillant, qui représentait avec des élégances, des allongements et des torsions de décadence florentine, un sujet religieux dont le titre nous échappe; mais cette chapelle à part, peu visible, à moins d'y être conduit par un sacristain, ne dérange pas avec sa note relativement moderne la grave harmonie de l'ensemble.

En sortant, nous remarquâmes; au coin d'une rue aboutissant à la place, un ancien mirador style renaissance pris dans l'angle même de la maison, où il forme un pan coupé, disposition originale et gracieuse dont notre mémoire nous fournit peu d'exemples. La fenêtre donnant sur ce balcon était misérablement obstruée de pierrailles. Les rues d'Avila ont une physionomie assez farouche, qu'elles doivent en partie à la pierre d'un gris noirâtre empruntée sans doute aux roches voisines de la Guadarrama dont les façades des maisons sont revêtues, et aussi au caractère de leur architecture; les portes à gros clous et à lourdes ferrures, flanquées de colonnettes en granit et historiées de blasons, y abondent comme à Tolède; les fenêtres ne s'ouvrent que juste assez pour admettre le rayon de

jour indispensable. Quelques boutiques ont essayé de s'installer dans ces demeures rébarbatives où se lit le sentiment de la défense si dominant au moyen âge; mais leurs écriteaux semblaient tout honteux et tout dépaysés sur ces murailles habituées aux nobles devises et aux héroïques cris de guerre des armoiries. En dépit de la couleur locale, il faut bien que les habitants d'Avila mangent, boivent, fument, s'habillent, se chaussent, et le touriste enthousiaste doit tolérer qu'il y ait dans la ville un certain nombre de marchands pour leur fournir les denrées de première nécessité. Sachons-leur gré de n'avoir pas arrangé leur ville à la moderne et de ne pas faire venir leurs vêtements de *la Belle Jardinière*. La grande rue était relativement assez animée, mais bientôt, de ruelle en ruelle, nous tombâmes sur des places vagues, bordées de maisons délabrées et de couvents déserts, où erraient des chiens fauves à mine suspecte. Nous étions arrivés au mur des fortifications. Des chemins de ronde, des escaliers pour le service des créneaux, des retraites pour les hommes d'armes, et mille détails d'architecture guerrière à ravir Viollet-Leduc trouvaient leur place dans l'épaisseur du rempart. Après avoir contemplé tout ce curieux aménagement de dé-

fense, inutile aujourd'hui, et qui n'a gardé que sa beauté pittoresque, nous sortîmes par une des neuf portes de la ville qui s'ouvrait précisément où le hasard avait conduit nos pas, pour regarder du côté de la campagne les fortifications que nous venions d'examiner en dedans.

L'enceinte qui entoure Avila forme une sorte d'hexagone irrégulier, où ni les hommes ni le temps n'ont ouvert aucune brèche. Les Sarrasins pourraient se présenter sous ces remparts, les chevaliers chrétiens les recevraient de la belle façon. Il n'y manque pas une pierre, et le Vauban du moyen âge qui les a construits n'a rien négligé des défenses que l'époque mettait à sa disposition. Chose singulière! ces murailles sont bâties en pierres polygones comme les murs cyclopéens, du moins dans les portions inférieures, sans doute les plus anciennes. Elles ne paraissent pas avoir été jointes par du ciment : un certain nombre de créneaux sont échancrés à la moresque comme ceux des remparts de Séville. A des distances assez rapprochées pour protéger l'espace intermédiaire, s'élèvent des tours arrondies plutôt que rondes, car le côté par lequel elles s'engagent dans la fortification est de forme berlongue, ce qui leur permet une plus forte

projection. Leur sommet est denticulé de créneaux assez profondément entaillés. Aux portes, les tours et les murailles ont des collerettes de machicoulis d'où les assiégés pouvaient faire pleuvoir sur les assiégeants le plomb fondu et l'huile bouillante. Nous ne savons si ce moyen de défense était très-efficace; mais, à coup sûr, rien n'est plus élégant que ce balcon évidé en dessous et soutenu par des consoles qui couronnent le faite des fortifications. Tout cela, mordoré de soleil, délavé de pluie, confit dans toutes les sauces du temps, a des jaunes fauves, des bruns chauds, des gris riches que la palette de Decamps aurait seule pu rendre. L'aspect en est grave, chevaleresque et sévère comme la vieille Castille — *Castilla la vieja* — dont Avila faisait autrefois partie.

Pour des poètes, Avila est l'idéal de la ville forte. Ces tours et ces remparts, dont riraient des ingénieurs modernes, figurent à l'imagination le type de l'imprenable par leur puissant et pittoresque relief. De leur base, la vue s'étend sur une large plaine ondulée de collines qui se relèvent bientôt en montagnes à l'horizon. Quelques fermes, quelques *pueblos* de peu d'importance s'y dessinent à côté de bouquets d'arbres; il y en a juste assez pour animer

le paysage sans nuire à la solitude grandiose du site.

En suivant, pour revenir à la ville, le chemin hors des murs, notre attention fut attirée par une vieille église, l'église de San-Vicente, si notre mémoire ne nous trompe, qui de loin nous semblait en ruine, et qui était, au contraire, en reconstruction. On répare avec beaucoup de tact, de discrétion et de goût, les portions près de s'écrouler. Fait de la même pierre, taillé dans le même style, le morceau neuf se distingue difficilement de l'ancien, et la colonnette placée d'hier ressemble tant à sa sœur aînée, qu'on les croirait du même âge. San-Vicente, dont les fenêtres plein cintre remontent à l'époque romane, a un narthex comme Saint-Marc de Venise, c'est-à-dire une espèce de vestibule ou de porche couvert appliqué extérieurement à l'édifice et sous lequel les fidèles peuvent se promener ou s'asseoir en attendant que les portes s'ouvrent pour les offices. Des inscriptions funèbres se lisaient sur les dalles, des tombeaux aux figures et aux ornements émoussés s'encastraient dans les murs, et des enfants jouaient là, insoucieux des morts que notre œil visionnaire voyait à travers le pavé rendu informe, poussière oubliée dans des débris de cercueil. L'un de ces enfants nous frappa par son caractère gracieux.

sement étrange. Il ne jouait pas et se tenait immobile et sérieux comme une apparition du temps passé dans son costume ancien, d'une exactitude et d'une propreté irréprochables. Il avait le chapeau pointu, la veste et le gilet de drap bleu relevés de quelques soutaches de soie, la ceinture serrée sur les hanches, la culotte courte, les bas drapés et les souliers à boucles. Il était si mince, si fluët, si délicat, qu'on eût dit une ombre; mais son œil noir se fixait sur nous avec une vie intense et dédaigneuse, comme s'il méprisait nos affreux costumes modernes et nos personnes par trop actuelles.

Nous aurions bien voulu visiter le couvent qui s'élève à la place de la maison où naquit sainte Thérèse, la Sappho de l'extase, la grande lyrique chrétienne, la sainte la plus délicieusement femme, la passion la plus éthérée et la plus divine, la flamme ardente à brûler le corps comme un grain d'encens, l'amour du ciel le plus désintéressé qui fut jamais; sainte Thérèse, l'honneur, l'édification et la gloire d'Avila! dans la chapelle de ce couvent, dont on a fait, singulière idée, une bibliothèque et un conservatoire de déclamation, se trouvent un buste et un portrait de la sainte, avec quelques débris des meubles de sa cellule; mais il fallut y re-

noncer, le temps nous pressait. Parti par le convoi du matin, nous devions reprendre le convoi du soir; nous n'avions pas diné, et nous ne savions trop comment retourner à la station, où notre repas commandé nous attendait. En errant, nous débouchâmes sur une place d'un aspect pittoresque. Une des portes de la ville, avec son bloc de tours à mâchicoulis, en occupait un des côtés; à l'opposite, une église d'apparence romane recevait un coup de soleil si à propos, que les détails de sa façade en prenaient un relief extraordinaire. De vieilles maisons, portant sur des piliers qui formaient galerie, garnissaient les autres côtés. A l'angle d'une ruelle donnant sur la place, un omnibus dételé se reposait nonchalamment. Ce ne fut pas sans de grands frais d'éloquence que nous déterminâmes le cocher qu'on était allé chercher, et qu'on interrompit dans une promenade sentimentale avec sa *novia* (fiancée), à harnacher un cheval et à l'accrocher à la machine, tant notre idée lui semblait absurde.

Un second discours le décida, non sans peine, à placer le deuxième cheval près du premier. Tout en se tremoussant autour de ses bêtes, il faisait des objections: « Le convoi ne passerait que dans une heure et demie; il valait mieux attendre. Prendre un omnibus à soi tout

seul ! quelle coûteuse folie ! On n'en serait pas quitte à moins d'un douro (5 francs). Nous avons donc arrêté le galion des Indes ! » Et il regardait d'un air dédaigneux mêlé de quelque soupçon notre accoutrement de voyage, passablement délabré et tout gris de poussière. Nous étions installé depuis un quart d'heure dans la voiture quand il grimpa sur le siège en faisant un indescriptible mouvement d'épaules qui pouvait se traduire : « Les étrangers sont tous fous ! Mais, puisqu'ils payent, au diable ! cela les regarde. » Un coup de fouet appliqué à l'échine des deux rosses mit le véhiculé en mouvement et rompit le cercle de curieux qu'arrondissait autour de l'omnibus cet inexplicable départ à une heure insolite. Ils nous contemplaient avec ébahissement, tâchant de comprendre, et livraient leurs visages à nos observations, ne se doutant pas que le spectacle les regardait. Le type de la vieille Castille nous parut dominer parmi le groupe : c'étaient des masques assez courts, des fronts bas, des yeux noirs et profonds, une physionomie forte, triste et sérieuse.

Bientôt nous arrivâmes à la gare du *ferro carril*, où notre couvert était mis dans le buffet de la station, enchanté d'Avila et de notre rapide excursion ; cependant, nous emportions un *desideratum* : nul plaisir humain

n'est complet. Avions-nous lu quelque part, où nous l'avait-on seulement raconté, que des habitants d'Avila s'étant refusés jadis à payer une taxe à nous ne savons plus quel roi, ce roi avait fait sculpter en signe d'infamie un porc sur la maison des récalcitrants ? Avec le temps, cette marque de déshonneur était devenue un blason d'honneur. Comme elle était fort ancienne, elle faisait preuve de noblesse et datait une famille. Cette historiette nous sortit d'un arrière-tiroir de la cervelle pendant que nous parcourions la ville. Mais, ni avec l'œil, ni avec le lorgnon, ni avec la lorgnette, nous n'avons pu découvrir le moindre cochon. Ce cochon manque à notre bonheur, comme la rose bleue à la félicité du fleuriste !

IX

En voyage, on visite les villes, les monuments, les sites qui ont acquis quelque célébrité. Il est rare qu'on regarde le chemin lui-même, qui semble n'être fait que pour conduire où l'on veut aller. Ici, ce n'est pas la